

Hans-Jörg Ronsdorf

Ce que la croix
a à voir avec nous

Simple.
Éclairant.



POURQUOI JÉSUS DEVAIT-IL MOURIR ?

Pourquoi Jésus devait-il mourir ?

Ce que la croix a à voir avec nous

Hans-Jörg Ronsdorf

1^{re} édition octobre 2026, Sulzberg

Tous droits réservés

Couverture : Christine Ronsdorf

Paroles bibliques rendues librement

Commandes, questions, contact : hj-ronsdorf@t-online.de

*Mais Dieu prouve son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs,
Christ est mort **POUR NOUS**.*

Romains 5.8

Ce petit livre poursuit une seule question : pourquoi la mort d'un homme, il y a deux mille ans, devrait-elle m'aider aujourd'hui ? Il est écrit pour des lecteurs qui ont peu à voir avec l'Église. Pas à pas, avec des mots simples.

Sommaire

- 1 Une question simple 6
- 2 Ce qui ne va pas chez nous 8
- 3 Comment Dieu est vraiment 11
- 4 Pourquoi du sang ? 13
- 5 Ce que Jésus lui-même a dit 15
- 6 Trois phrases difficiles 17
- 7 Comment sa mort nous sauve 20
- 8 Pourquoi Pâques en fait partie 23
- 9 La bonne nouvelle 25

1 Une question simple

Il y a deux mille ans, un homme a été exécuté. Hors de la ville, devant les murailles. Sur une poutre de bois, une croix de bois. Devant des spectateurs curieux, habitués à la violence. Beaucoup mouraient ainsi à l'époque. Les Romains en ont tué des milliers, beaucoup par crucifixion. Des morts absurdes.

De cet homme-là, les chrétiens disent jusqu'à aujourd'hui une phrase étrange. Il serait mort pour nous. Qu'est-ce que cela veut dire : pour nous ? Qu'est-ce que cette mort-là aurait de différent ?

Il y a eu et il y a encore des gens qui meurent pour d'autres. Quand c'est la seule façon de les sauver de la mort. On ne peut rien faire de plus grand que se donner soi-même pour d'autres. Pour qu'ils puissent vivre.

Autrefois, avant les vaccins, des enfants mouraient étouffés par la diphtérie. Une membrane épaisse leur obstruait la gorge. Parfois, une seule chose aidait. Le médecin introduisait un petit tube et aspirait la membrane avec sa propre bouche. L'enfant pouvait de nouveau respirer. Mais le médecin avait désormais la maladie en lui. Certains en sont morts.

Le médecin n'a pas seulement aidé. Il a pris en lui ce qui tuait l'enfant. La maladie est sortie de l'enfant et est entrée dans le médecin.

C'est exactement ici que la question commence. Si Jésus est mort pour nous : de quoi nous a-t-il donc sauvés ? Quelle était la maladie, et où était-elle, si l'on transpose cette image ?

La plupart des gens ne ressentent aucune maladie. Ils vivent, ils travaillent, ils aiment, ils font de leur mieux. Une maladie ? Où ça ? Et même s'il y en a une, pourquoi la mort d'un homme il y a deux mille ans devrait-elle la guérir ? Un homme est mort à Jérusalem. Moi, je vis ici.

Qu'est-ce que sa croix a à voir avec moi ? Ce n'est pas une question naïve. C'est la question la plus importante que l'on puisse poser au christianisme. Dans ce petit livre, je ne veux rien faire d'autre qu'essayer de répondre à cette seule question. Pas à pas. D'abord : de quoi souffrons-nous ? Ensuite : qui est celui qui nous en délivre ? Puis : que lui arrive-t-il ? Et enfin : comment cela m'atteint-il, moi ?

L'un des premiers chrétiens a un jour dit cette phrase plus précisément. Il a écrit que Jésus a porté notre faute dans son propre corps, là, sur le bois, la croix. Et que par ses blessures nous avons été guéris.¹

Retenez trois mots de cette phrase :

Porté. Corps. Guéris.

Cela va nous occuper un peu.

1. 1 Pierre 2,24

2 Ce qui ne va pas chez nous

Je ne commence pas par Dieu.

Il s'agit de nous.

Aucun de nous n'a pu choisir qui l'a engendré ni où il est né. Les conditions dans lesquelles la vie nous a jetés n'ont pas été notre décision. Là où nous nous trouvons aujourd'hui, ce n'est le plus souvent pas nous qui l'avons déterminé non plus.

Il ne s'agit plus maintenant d'une maladie physique, comme pour l'enfant du chapitre 1. Il s'agit d'une maladie insaisissable et de la manière dont on la ressent : vide, absurdité, sentiment de culpabilité, brisure, impasse, servitude, désespoir. Personne ne veut ressentir tout cela. Celui qui s'arrête avec honnêteté pourrait percevoir de tels sentiments, ou d'autres semblables.

Souvent, ils viennent dans un moment de silence. La nuit, quand vous ne pouvez pas dormir. Devant une tombe. Ou quand quelqu'un ne vous parle plus. Il y a alors quelque chose que vous ne pouvez pas repousser.

Chaque être humain a quelque chose qu'il ne peut plus réparer. Une parole qui a été prononcée. Une porte qui a été claquée. Quelqu'un qui est mort avant que vous vous soyez réconciliés. Une tromperie que personne n'a remarquée, mais que vous-même n'oubliez jamais.

Vous pouvez faire beaucoup de choses. Vous pouvez le reconnaître. Vous pouvez demander pardon. Vous pouvez réparer le dommage, là où c'est possible. Vous pouvez vous promettre de ne plus jamais le faire.

La prise de conscience arrive trop tard. Les excuses n'atteignent plus l'autre. Le dommage ne peut pas être réparé, parce qu'aucun argent n'y suffit. Ou parce que ce n'est tout simplement pas possible. Et la bonne résolution ne tient que jusqu'à la prochaine fois.

Et même si tout réussissait, il resterait quelque chose. La chose est arrivée. Elle est là, dans le monde. Aucune réparation ne la défait.

Jusqu'ici, nous n'avons regardé que nous, les humains. Et si Dieu est notre Créateur ? Ce n'est pas nous qui avons créé le monde. Ni les lois de la nature. Ni non plus les lois ou les conditions qui déterminent comment nous pouvons faire face à la faute, ou comment nous pouvons vraiment nous en débarrasser.

C'est le monde de Dieu, dans lequel nous sommes nés. Même si nous le pensons : ce n'est pas nous qui fixons les règles.

Tout ce que j'ai cité plus haut, nous pouvons le comparer à une maladie mortelle. La Bible a pour cela un mot bref : le péché.

Le mot péché est usé. Beaucoup n'y entendent que leçon de morale et doigt levé. Ce qu'il désigne est pourtant très proche de la vie. Le mot qu'emploie la Bible signifie littéralement : manquer le but. Comme une flèche qui passe à côté.

Le péché veut donc dire : je ne suis pas celui que je devrais être. Et j'ai fait ce qui n'aurait pas dû être. Les deux vont ensemble. Cela désigne les actes. On peut les compter. Et cela désigne une part de notre être, d'où viennent ces actes. Celle-là, on ne peut pas la compter. Mais chacun la connaît. Vous vous proposez quelque chose, et puis vous faites l'inverse. Comme si une puissance nous poussait. De l'intérieur, et aussi de l'extérieur.

Voici maintenant une phrase difficile à entendre. Elle vaut pour tous. Pour moi aussi.

La Bible le dit ainsi : tous ont péché et ne correspondent pas à la gloire de Dieu.² Cela veut dire : personne n'est ni ne devient ce pour quoi Dieu l'a créé à l'origine.

Je n'accuse personne, je ne mets personne en cause. À la fin, chaque être humain se retrouve face à lui-même. La fuite devant soi-même prend fin un jour. Mieux vaut s'arrêter et être honnête : y a-t-il de la servitude, du vide, de l'absurdité, de la faute, de la solitude, de la brisure, de la violence, des transgressions ? Ils sont comme la fièvre. Mais la fièvre n'est pas la maladie. Elle montre qu'une maladie est là, que quelque chose ne va pas.

Derrière, il y a la maladie. Elle ne fait pas de bruit. Elle agit en silence. Et il n'y a aucun degré où vous lui échappez. Car la faute n'est pas seulement chez les autres ou en dehors de moi. Elle est en moi. Dans ma vie, dans mon histoire, dans ce que je suis.

Un philosophe a un jour appelé notre conscience un tribunal. Il s'y trouve trois voix : un accusateur, un défenseur et un juge. Les trois parlent en nous. L'accusateur énumère ce que nous avons fait. Le défenseur cherche des excuses. Et le juge prononce un verdict auquel nous ne pouvons pas échapper. Ce tribunal, personne n'a besoin de nous l'expliquer. Nous le portons partout avec nous.

2. Romains 3.23

C'est pourquoi une simple parole ne suffit pas. Si quelqu'un me dit : on passe l'éponge, c'est aimable. Mais cela ne fait pas de moi une autre personne. Et cela ne défait pas ce qui est arrivé. Aucun médecin ne guérit un enfant en disant : ce n'est pas si grave.

Nous avons donc besoin de deux choses. Qu'il nous soit pardonné. Et que ce qui est en nous sorte et prenne fin. L'un sans l'autre ne sert à rien.

3 Comment Dieu est vraiment

Nous ne sortons pas de cette situation sans Dieu. Notre existence est impensable sans Dieu. Que nous le croyions ou non.

D'abord, un malentendu.

Presque tout le monde a une image de Dieu en tête. Même celui qui ne croit pas. Souvent, c'est l'image d'un surveillant sévère. Quelqu'un qui voit tout et n'oublie rien. Certains l'ont appris ainsi, enfants : le bon Dieu voit tout. Cela ne sonnait pas comme une consolation. Cela sonnait comme : fais attention.

Si l'on applique cela à la croix de Jésus, cela donne ceci : Dieu veut une punition. Jésus s'est interposé pour que la punition le frappe, lui, et pas nous. Le Fils a apaisé le Père en colère.

Beaucoup l'ont entendu ainsi, même dans les Églises. Certains sont partis à cause de cela. Qui voudrait faire confiance à un Dieu qui doit d'abord voir du sang avant de devenir bienveillant ?

Il y a là quelque chose de vrai. Dieu voit ce que nous faisons. Et il n'efface rien d'un simple revers de main. Mais le reste est faux. Celui qui part de cette image finit par tout comprendre de travers. Cette image est une caricature. Pour le moins un raccourci.

Et si Dieu était tout autre ? Regardons qui fait le premier pas dans la Bible. Ce n'est jamais l'homme. C'est toujours Dieu. Il cherche Adam dans le jardin, après que celui-ci s'est caché. Il appelle Abraham. Il fait sortir son peuple de l'esclavage en Égypte avant même de lui donner un seul commandement. Et finalement, il envoie son Fils.

L'une des phrases les plus connues de la Bible le dit ainsi : Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils.³

Ce n'est pas le Fils qui a arraché l'amour au Père. Le Père a donné le Fils parce qu'il aimait. Comme le médecin du chapitre 1 est venu parce qu'il voulait aider. Pas parce qu'on l'avait persuadé.

Comment Dieu s'y prend-il alors avec ce que nous avons fait aux autres, et donc à lui ? Reconnaissons par nous. Imaginez que quelqu'un vous ait blessé.

3. Jean 3.16

Gravement. Vous avez deux possibilités. Vous pouvez le lui faire payer. Ou vous pouvez pardonner.

Que veut dire pardonner ? Cela ne veut pas dire que la blessure a disparu. Cela veut dire que vous portez vous-même le dommage, au lieu de le rendre à l'autre. Celui qui pardonne paie. Toujours. C'est le prix du pardon. Et ce n'est pas le coupable qui le paie, mais celui qui pardonne.

Voilà l'expérience entre humains. Et chez Dieu ? Dans l'Ancien Testament, la première partie de la Bible, il dit à son peuple :

*Tu m'as tourmenté par tes péchés. C'est moi, moi qui efface tes transgressions, pour l'amour de moi.*⁴

Les deux choses sont côte à côte. Le péché donne de la peine à Dieu. Il le porte. Et il l'efface. Non parce que nous l'aurions mérité. Mais parce qu'il est ainsi. Pas le juge qui guette une faute. Mais celui qui porte déjà le fardeau, bien avant que nous remarquions que nous le lui avons mis sur les épaules.

Mais ce n'est que la moitié. Dieu ne fait pas comme si rien ne s'était passé. Un Dieu qui passerait sur tout ne serait pas un Dieu bon. Il serait indifférent. Quand on fait du tort à un enfant, nous attendons que quelqu'un prenne cela au sérieux. Dieu le prend au sérieux. Tout. Le tort que j'ai fait, aussi sérieusement que celui qu'on m'a fait.

La question est de savoir si Dieu est juste en portant et en supportant le péché, impartial et cohérent. Va-t-il rétablir le droit en toute chose, le passé, le présent et l'avenir ? Cela concernerait tous et chacun. Le dommage causé par nos échecs – par notre péché – peut-il jamais être réparé ? Une chose inimaginable, qui ne peut sans doute arriver que par un miracle inimaginable.⁵

Tout cela ensemble nous conduit à la croix. Un Dieu qui serait seulement sévère n'aurait pas besoin de croix. Il pourrait simplement punir et rendre la pareille. Un Dieu qui serait seulement indulgent n'en aurait pas besoin non plus. Il pourrait détourner le regard. Ce serait tout aussi tragique. Mais Dieu est les deux. Il prend la faute au sérieux. Et il aime pleinement le coupable. Un tel Dieu suit un chemin sur lequel les deux restent vrais. Ce faisant, il n'est pas tiraillé. Il est l'amour, et ce qu'il fait est amour. C'est un amour qui est juste et saint.

La croix est ce chemin. Et c'est son chemin à lui. Pas le nôtre.

4. Ésaïe 43.24-25

5. Romains 3.25-26

4 Pourquoi du sang ?

La croix a été une affaire sanglante. Et nous ne pouvons pas contourner le sang. Même si cela paraît étrange. Du moins sous nos latitudes.

Dans la vie de tous les jours, nous rencontrons rarement le sang. Lors d'une blessure. Chez le médecin, quand il fait une prise de sang. Ou lors d'un don du sang. Là, nous apprenons quelque chose que nous oublions facilement autrement : le sang peut sauver des vies. Le sang de l'un garde l'autre en vie.

Celui qui assiste pour la première fois à un culte entend peut-être un chant sur le sang de Jésus. Et il s'étonne. Ou il est dégoûté. Pourquoi le christianisme ne peut-il pas se passer de sang ? Pourquoi une parole de pardon ne suffit-elle pas ?

Recommençons par nous. Un petit garçon dessine avec des feutres sur la nappe blanche de sa mère. Elle entre et le voit. Et elle lui pardonne. Tout de suite, sans reproche. Mais la nappe reste quand même bariolée. Le pardon ne la rend pas propre. Quelqu'un doit la laver. Et celui qui la lave, ce n'est pas le garçon.

C'est la différence entre le pardon et la purification. Le pardon dit : je ne te le compte pas. La purification dit : c'est parti. Nous avons besoin des deux. Au chapitre 2, nous avons vu que le péché est en nous, comme une maladie. C'est pourquoi nous n'avons pas seulement besoin de quelqu'un qui dise : on passe l'éponge. Nous avons besoin de quelqu'un qui guérisse.

Et chez Dieu ? Il l'a enseigné à son peuple Israël longtemps avant Jésus. Dans une langue qui nous est étrangère. À l'époque, tout le monde la comprenait. C'est la langue des sacrifices.

Un Israélite qui s'était chargé d'une faute amenait un animal au sanctuaire, le lieu où Dieu habitait. Il posait la main sur la tête de l'animal. Cela voulait dire : cet animal me représente maintenant. Puis on l'égorgeait. Le prêtre prenait le sang et le portait à l'autel. Le sang était l'essentiel. Pas la mise à mort. Le sang.

Pourquoi ? Parce que dans la Bible le sang représente la vie. Dans la loi de Moïse, Dieu dit :

*La vie est dans le sang, et je vous l'ai donné sur l'autel, afin qu'il vous couvre.*⁶

6. Lévitique 17.11

Cette phrase contient beaucoup. Dieu donne le sang. Il ne l'exige pas comme un créancier réclame son argent. Il le donne, comme un médecin donne un remède. Et ce que fait le sang s'appelle : couvrir. Il se pose sur la faute. Et en même temps, il l'enlève.

Que dit cette langue étrangère ? Trois choses :

La faute est grave.

Elle coûte une vie.

Et cette vie, c'est Dieu qui la donne.

Mais les animaux n'étaient qu'une image. Un mouton ne sait pas pourquoi il meurt. Il ne peut rien prendre sur lui, parce qu'il ne comprend rien. La Bible dit elle-même que le sang des animaux ne peut pas ôter la faute.⁷ C'était une sorte d'enseignement. Dieu annonçait ainsi ce qu'il ferait un jour réellement.

Et puis il l'a fait. Pas avec un animal. Avec un homme qui savait ce qu'il faisait. Qui le voulait. Lui qui était le propre Fils de Dieu. Dieu n'a pas pris ici le sang d'un autre. Il a donné le sien.

Voilà pourquoi du sang. Non parce que Dieu veut voir du sang. Mais parce que la faute coûte une vie. Et parce que Dieu a décidé que ce serait la sienne. Le Père et le Fils sont parfaitement un dans cet acte.

7. Hébreux 10.4

5 Ce que Jésus lui-même a dit

Et Jésus lui-même ? Savait-il ce qui l'attendait ?

Quand quelqu'un meurt jeune, ceux qui restent demandent souvent : l'avait-il pressenti ? A-t-il dit quelque chose que nous ne comprenons que maintenant ? Parfois, on trouve une lettre. Ou l'on se souvient d'une phrase à laquelle on n'avait pas prêté attention à l'époque.

Chez Jésus, un autre soupçon vient à l'esprit : on n'aurait donné un sens à sa mort qu'après coup. Un prédicateur est allé trop loin. Les puissants l'ont éliminé. Et ses amis ont ensuite cherché un sens à cette mort absurde. Cela arrive. Les gens font cela quand ils sont en deuil.

Les récits disent autre chose. Jésus a parlé de sa mort avant qu'elle n'arrive. Plusieurs fois. Et c'est lui-même qui lui a donné exactement ce sens rédempteur.

Trois fois, il a dit à ses amis qu'il irait à Jérusalem et qu'il devrait y mourir. Devrait. Ils ne voulaient pas l'entendre. Pierre, l'un d'eux, l'a contredit vivement. Jésus a maintenu ce qu'il avait dit.

Une fois, il s'est lui-même appelé médecin. On lui reprochait de se mettre à table avec les collecteurs d'impôts détestés et d'autres gens de mauvaise réputation. Il a répondu :

*Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades.*⁸

Il savait vers qui il était venu. Et il a dit aussi pourquoi :

*Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie comme rançon pour beaucoup.*⁹

Le Fils de l'homme : c'est ainsi que Jésus s'appelait lui-même. La rançon, c'est l'argent qui rachète un prisonnier. De la captivité, de l'esclavage. D'une vie criblée de dettes. Jésus dit : ma vie est le prix. Et c'est vous qui serez libres.

Le dernier soir, il a mangé le repas de la Pâque avec ses amis. Lors de cette fête, Israël se souvient jusqu'à aujourd'hui de la libération d'Égypte. Il a pris du pain, l'a rompu et a dit : ceci est mon corps, pour vous. Il a pris la coupe de vin et a dit : ceci est mon sang, versé pour beaucoup, pour le pardon des péchés.¹⁰

8. Marc 2.17

9. Marc 10.45

10. Luc 22.19 ; Matthieu 26.28

Ils ne l'ont pas compris. Seulement plus tard. Mais il l'a dit avant que cela n'arrive. Il savait qu'il allait mourir. Il savait pour qui. Et il savait pourquoi.

Puis vint la nuit dans le jardin de Gethsémané, au pied du mont des Oliviers. Là, nous voyons ce que cela lui a coûté. Il a emmené trois de ses amis. Il leur a dit que son âme était triste jusqu'à la mort. Puis il est tombé à terre et a prié :

*Père, tout t'est possible. Éloigne de moi cette coupe. Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux.*¹¹

La coupe est une image ancienne. Chez les prophètes d'Israël, la coupe est ce que Dieu donne à boire à un homme. Sa part. Son destin. Parfois, c'est une bénédiction. Parfois, c'est ce qu'il y a de plus lourd à porter pour un être humain. Jésus a vu ce qu'il y avait dans sa coupe. Il a demandé qu'elle passe loin de lui. Et puis il l'a bue.

Il n'est donc pas entré dans sa mort par mégarde. Il a vu ce qui venait. Il a demandé à être épargné. Et il y est allé malgré tout. Nous y reviendrons au chapitre 7.

Sur la croix, peu avant sa mort, il a encore dit une parole. En grec, c'est un seul mot. En allemand, il en faut trois : *Es ist vollbracht* ; en français : « Tout est accompli. »¹² Cela ne veut pas dire : c'est fini. Mais : c'est fait. La mission est remplie.

11. Marc 14.34-36

12. Jean 19.30

6 Trois phrases difficiles

Maintenant, cela devient difficile.

Trois phrases que vous devez lire lentement.

Vous connaissez des phrases qu'il faut lire deux fois. Un résultat d'examen médical. Une lettre de l'administration. Vous les lisez, vous les posez et vous les relisez. Parce que beaucoup en dépend.

De telles phrases existent aussi sur la mort de Jésus. Les premiers chrétiens l'ont résumée en quelques phrases. Trois d'entre elles sont particulièrement difficiles. Difficiles parce qu'elles portent beaucoup. Et difficiles parce qu'on les comprend facilement de travers.

La première phrase : Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures.¹³

C'est la plus ancienne phrase sur la croix que nous ayons. Paul l'écrit vers l'an 55 aux chrétiens de Corinthe. Et il précise qu'il l'a lui-même déjà reçue de ceux qui étaient chrétiens avant lui. La phrase date donc des premières années après la croix. Personne ne l'a inventée des générations plus tard.

Pour nos péchés. Pas : à cause de ses ennemis. Pas : comme modèle pour nous. Mais : *pour nos péchés*. Sa mort a à voir avec ce dont parlait le chapitre 2. Avec la maladie qui est en nous. Avec ce que nous ne pouvons plus réparer.

Selon les Écritures. Cela veut dire : c'était déjà écrit auparavant dans la Bible d'Israël. Les premiers chrétiens n'ont pas inventé la croix. Ils l'y ont retrouvée. Le plus clairement dans un chant qui avait déjà des siècles. Il parle d'un serviteur de Dieu qui est méprisé, qui souffre, qui meurt. Et il dit :

*Il a porté nos maladies. Il était blessé à cause de nos transgressions. L'Éternel a fait retomber sur lui notre faute à tous.*¹⁴

Le mot qui se trouve ici signifie vraiment maladie. C'est la « maladie du péché ». Le prophète voit quelqu'un qui prend en lui ce dont souffrent les autres. Comme le médecin au chevet de l'enfant.

Les récits de libération de la Bible d'Israël annoncent la croix. Ce qui est arrivé là à un peuple arrive ici pour tous les êtres humains.

13. 1 Corinthiens 15.3

14. Ésaïe 53.4-6

La deuxième phrase : Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu.¹⁵

C'est la plus difficile des trois. Vous devez la lire morceau par morceau.

Qui n'a pas connu le péché : Jésus n'avait aucune faute propre et n'a jamais fait cause commune avec l'injustice. *Fait péché* : Dieu l'a placé là où le péché doit aller. Il l'a rendu un avec ce que nous sommes. Pas : il en a fait un pécheur. Mais : il lui a remis notre affaire, entièrement. Et puis le but : *afin que nous devenions justice de Dieu*. En lui.

La justice ne veut pas dire ici : être sans défaut. Elle veut dire : être en règle avec Dieu. Faire de nouveau partie de sa famille.

C'est un échange. Il reçoit ce qui est à nous. Nous recevons ce qui est à lui. Mais ce n'est pas un échange comme au marché, où deux étrangers se passent quelque chose de main en main. C'est un échange en lui. Nous y sommes intégrés. Dans sa mort sur la croix. Et dans sa vie de ressuscité.

Paul écrit un jour une courte lettre à un ami. Un esclave de cet ami s'est enfui. Il s'appelle Onésime. Peut-être a-t-il emporté quelque chose. Paul l'a rencontré et le renvoie. Et il écrit : s'il te doit quelque chose, mets-le sur mon compte. Je paierai.¹⁶ Personne ne pense ici à une punition. L'un intervient pour l'autre. C'est ainsi que la Bible parle aussi de Jésus.

La troisième phrase : Il a porté nos péchés en son corps sur le bois.¹⁷

Cette phrase, vous la connaissez déjà depuis le chapitre 1. Elle nomme le lieu. En son corps. Sur le bois, la croix. Pas en pensée, pas quelque part dans le ciel. Un jour précis, sur une poutre précise, dans un corps qui pouvait saigner.

Et elle nomme l'acte : porter. À cela s'ajoute encore une image tirée de la langue des sacrifices. Une fois par an, au grand jour des Expiations, le prêtre posait les deux mains sur la tête d'un bouc vivant. Il confessait sur lui toute la faute du peuple. Puis on chassait le bouc dans le désert. Il emportait la faute. Vers un lieu d'où elle ne revenait pas.¹⁸

C'est exactement ce mot qui se trouve aussi dans la troisième phrase : porté. Emporté. Jésus est comme le bouc qui emporte la faute au-dehors. Et il est en même temps le sacrifice dont le sang purifie. Les deux en une seule personne.

15. 2 Corinthiens 5.21

16. Philémon 18-19

17. 1 Pierre 2.24

18. Lévitique 16.21-22

La phrase continue : afin que, morts aux péchés, nous vivions pour la justice. Il n'est pas écrit : afin que nous nous sentions mieux. Il est écrit : afin que nous vivions autrement. La mort de Jésus n'est pas seulement quelque chose qui s'est produit pour nous. Par elle, quelque chose doit aussi se produire avec nous et en nous.

Et puis vient la phrase que nous connaissons déjà : par ses blessures vous avez été guéris. Sa mort est notre vie.

7 Comment sa mort nous sauve

Voici maintenant une réponse. Ou du moins la tentative d'une réponse.

Celui qui a perdu quelqu'un demande : pourquoi ? Pourquoi lui ? Pourquoi ainsi ? La plupart du temps, on ne reçoit pas de réponse. La mort reste absurde.

Pour Jésus, nous posons la question autrement. Pas seulement : pourquoi est-il mort ? Mais : que s'est-il passé dans sa mort ? C'est la troisième question du chapitre 1. J'essaie de m'en approcher en cinq étapes.

Premièrement : il l'a pris sur lui.

Jésus n'a pas été victime d'un accident. Il y est entré. Il savait ce qui l'attendait à Jérusalem. Et il y est allé. La nuit avant sa mort, il a prié pour que cela passe loin de lui. Puis il a dit : non pas ce que je veux, mais ce que tu veux.¹⁹

Ce qui est venu ensuite, ce sont des hommes qui l'ont fait. La trahison par un ami. Un verdict décidé d'avance. Les coups, les moqueries, l'exécution. Aucun éclair venu du ciel. Des mains humaines. Et pourtant la Bible dit : c'était précisément le chemin de Dieu. Dieu a livré son Fils.²⁰ Les deux sont vrais. Des hommes l'ont fait. Dieu l'a laissé arriver, parce qu'il le voulait ainsi. Parce que c'est ainsi que devait se produire le miracle inimaginable dont parlait le chapitre 3.

Ce que Jésus a subi là, c'est ce qui arrive quand un monde sans Dieu suit son cours. La semence lève. Mensonge, injustice, violence, mort. C'est la moisson de la faute et du péché. Il l'a engrangée, dans son propre corps. Pas sa moisson à lui. La nôtre.

Deuxièmement : il a pu le porter parce que ce n'était pas à lui.

Ici, l'image du médecin du chapitre 1 nous aide. Pourquoi a-t-il pu enlever la maladie à l'enfant ? Parce qu'il ne l'avait pas lui-même. Il est venu de l'extérieur, en bonne santé. Un médecin qui étouffe lui-même ne peut rendre l'air à aucun enfant.

Ici aussi. Jésus n'avait aucune faute propre. Aucune parole qu'il aurait dû retirer. Aucune porte qu'il aurait claquée. C'est pourquoi il a pu porter la nôtre.

19. Marc 14.36

20. Romains 8.32 ; Actes 2.23

Le juste pour les injustes.²¹ Il porte. Il prend en charge notre faute. Il se place entièrement du côté des pécheurs. Cela se passe sur la croix. Qu'est-ce que cela a fait en lui pendant ces heures-là ?

Troisièmement : il l'a emporté dans sa mort.

Pourquoi fallait-il que ce soit une mort ?

Souvenez-vous du chapitre 2. Le péché n'est pas seulement chez les autres ou en dehors de moi. Il est en moi. Dans ma vie. Le péché, cette maladie mortelle qui est dans une vie, ne prend fin que lorsque cette vie prend fin. C'est pourquoi on ne peut pas simplement l'annuler comme une facture. Une facture, on peut la déchirer. Une vie, non.

Jésus a pris notre péché dans sa vie. Comme le médecin la maladie de l'enfant. Et cette vie, il l'a donnée à la mort. La faute et notre maladie sont allées avec lui là où elles doivent aller. Comme le bouc emportait les péchés dans le désert, au pays de la mort. C'est là qu'elle est restée.

La Bible le dit par cette phrase dure :

*Dieu a condamné (et jugé) le péché dans la chair de son Fils.*²²

Pas le Fils. Le péché. Il a reçu son verdict à l'endroit où Jésus l'avait porté. C'est la réponse à la question du chapitre 3. Dieu ne détourne pas le regard. Il juge le péché. Et il sauve le pécheur. Ainsi, sa mort pour nous devient la porte de la vie.

Et le sang ? Dans la Bible, le sang représente la vie qui est donnée. Pas la cruauté. Il dit : je donne ma vie pour vous.

Le salaire et la conséquence du péché, c'est la mort. L'auteur de la vie meurt à notre place, pour nous sauver de la mort durable, éternelle.

Quatrièmement : la mort n'a pas pu le retenir.

Ici s'arrête l'image du médecin. Le médecin est mort de la maladie, et les choses en sont restées là. Pour Jésus, les choses n'en sont pas restées là. Lui-même était parfaitement bon et juste. Une mort dans laquelle le péché des autres prend fin n'a ni le droit ni aucune raison de le retenir. Trois jours plus tard, le tombeau était vide. Sans cela, tout le reste serait un bel exemple. Avec cela, c'est un sauvetage. C'est le sujet du chapitre suivant.

Cinquièmement : sa mort compte comme la nôtre.

21. 1 Pierre 3,18

22. Romains 8,3

Voici maintenant le pas qui en fait mon affaire. La Bible ne dit pas seulement : il est mort pour nous. Elle dit : nous sommes morts avec lui.²³ Ce n'est pas une formule pieuse. Cela veut dire : ce qui a pris fin dans sa mort, c'était mon être malade et pécheur. L'homme que j'étais est mort là, sur la croix, et a été mis avec lui dans le tombeau. Et ce qui est sorti de son tombeau est le commencement de ce que je dois devenir. Les choses anciennes sont passées, voici, toutes choses sont devenues nouvelles.²⁴

C'est pourquoi à cette mort appartient un petit mot qu'il ne faut pas sauter : avec. Pas seulement pour nous. Avec lui. Celui qui s'attache à lui est emmené. Dans sa mort, où la faute et le péché restent. Et hors de là, dans sa vie, où ils ne sont plus.

Comment ce lien peut se faire, dans un événement d'il y a 2000 ans, je ne saurais le dire. Ici aussi : c'est le chemin et la solution de Dieu.

Ce que cela signifie.

Pensez à ce que vous ne pouvez plus réparer. Je ne vous le rappelle pas pour que vous vous sentiez mal. Ce n'est pas défait. Personne ne le prétend. Mais c'est emporté. Par quelqu'un qui pouvait le porter. Vers un lieu d'où cela ne reviendra jamais.

Et vous ?

Vous n'êtes plus celui en qui cela se trouve. Vous êtes passé avec lui par la mort. Ce n'est pas un sentiment. C'est un fait que Dieu a constaté. Vous pouvez vous appuyer sur cette vérité de Dieu.

Reste-t-il quelque chose que je ne peux pas expliquer ? Oui. Comment une vie peut emmener d'autres vies avec elle, à travers la mort, cela reste un mystère. Ce que cela a signifié pour Jésus au plus profond de lui-même, aussi. Mais c'est un mystère qui a une date, un lieu et un tombeau vide.

À cet endroit, je ne peux que dire : merci, Jésus, merci !

23. Romains 6,4 ; 2 Corinthiens 5,14

24. 2 Corinthiens 5,17

8 Pourquoi Pâques en fait partie

Le vendredi, il mourut.

Le dimanche, le tombeau était vide.

Celui qui s'est tenu devant une tombe connaît ce sentiment. Ici, quelque chose est fini. Définitivement. On peut apporter des fleurs et allumer des bougies. Mais la mort a le dernier mot. C'est du moins ce qu'il semble.

Imaginez que l'histoire de Jésus se soit arrêtée le vendredi. Un homme bon, exécuté. Ses amis cachés, de peur d'être les prochains. Son tombeau fermé par une lourde pierre et gardé.

Nous aurions alors un exemple émouvant. Quelqu'un qui est mort pour ses convictions. Quelqu'un qui, sur la croix encore, a prié pour ses bourreaux. On pourrait l'admirer. On pourrait essayer de l'imiter. Mais personne ne serait sauvé. Il serait comme le médecin du chapitre 1 : il a pris la maladie en lui, et elle l'a tué.

Paul le dit sans détour :

*Si Christ n'est pas ressuscité, vous êtes encore dans vos péchés.*²⁵

Encore dans vos péchés. Le tombeau ne serait alors pas le lieu où la faute est restée. Ce serait seulement le lieu où lui aussi est resté. Alors tout ce qui est écrit dans ce livre serait caduc.

Les premiers chrétiens affirment quelque chose d'inouï. Il ne serait pas resté mort. Le troisième jour, le tombeau aurait été vide. Des femmes l'ont trouvé ainsi, tôt le matin. Et il serait apparu à ses amis. Pas comme un esprit. Comme quelqu'un qui mange avec eux et dont on peut toucher les plaies.

Et si c'était vrai ? Alors, pour notre question, cela signifie au moins trois choses.

Premièrement : Dieu a dit oui. Oui à ce qui s'est passé le vendredi. Si Dieu le ressuscite, alors sa mort n'était pas un malheur que Dieu aurait réparé après coup. Alors tout cela était le chemin, et Dieu l'a confirmé. Une phrase ancienne dit les deux d'un seul souffle : il a été livré à cause de nos offenses et ressuscité

25. 1 Corinthiens 15.17

pour que nous soyons justes devant Dieu.²⁶ La mort enlève la faute. La résurrection dit : c'est valable pour toujours.

Deuxièmement : la faute est restée dans le tombeau. Lui, non. C'est le signe qu'elle n'existe plus. Si quelque chose restait encore en suspens, la mort aurait eu le droit de le garder.

Petite précision : « La faute est restée dans le tombeau » est une image. Cela veut dire : elle est réglée, ôtée, elle n'est plus là.

Troisièmement : il vit. Celui qui est mort pour nous n'appartient pas au passé. Il est là. Aujourd'hui. Pour toujours. Il est allé auprès de Dieu, avec un corps de résurrection humain et immortel. De là, il reviendra.

L'histoire de la diphtérie, d'ailleurs, ne s'est pas arrêtée là. À la fin du XIX^e siècle, on trouva un remède. On l'obtenait à partir du sang de chevaux. On leur avait administré le poison de la maladie, d'abord un peu, puis davantage. Ils l'avaient surmonté. Et dans leur sang se trouvait désormais ce qui sauvait les enfants. Des milliers d'enfants ont ainsi survécu.

Toute image cloche, celle-ci aussi. Mais elle montre quelque chose. Celui qui a traversé la maladie et l'a vaincue, sa vie peut guérir les autres. Jésus a pris en lui la maladie du monde et il a vaincu la mort. Sa vie est désormais pour nous. La Bible dit :

*Nous serons sauvés par sa vie.*²⁷

Le mal est encore là. La maladie aussi, et la mort. Mais le remède est trouvé. Leur fin est certaine.

26. Romains 4.25

27. Romains 5.10

9 La bonne nouvelle

Et moi ?

Qu'est-ce que j'y gagne ?

Vous avez lu ce livre jusqu'ici. Peut-être avec curiosité. Peut-être avec doute. Peut-être avec les deux. C'est la dernière question du chapitre 1 : comment cela m'atteint-il, moi ? Un homme est mort il y a deux mille ans et il est ressuscité. Qu'est-ce que j'ai à voir avec cela ?

Rien, tant que je ne fais que regarder. Tout, dès que je me confie à lui.

Imaginez un homme gravement malade qui, en même temps, est accusé devant un tribunal. Il lui manque deux choses : l'acquittement et la santé. On peut l'acquitter, et il reste malade. On peut le guérir, et il reste accusé. Il a besoin des deux.

Telle est notre situation. Nous l'avons vu au chapitre 2. Nous avons besoin du pardon. Et nous avons besoin que prenne fin la maladie qui est en nous. La croix, ou mieux : le Crucifié, nous offre les deux. Mais pas comme un distributeur automatique dans lequel on glisse une pièce. Il les donne comme un médecin qui s'approche du lit. Il faut une rencontre.

Que doit faire le malade ? Pensez à l'enfant du chapitre 1. Il ne pouvait rien faire, sinon rester tranquille et laisser faire le médecin. Il n'avait pas besoin de comprendre ce que faisait le médecin. Il devait seulement le laisser faire.

La Bible a pour cela un mot : croire. Ce mot est usé. Beaucoup y entendent : tenir pour vrai quelque chose qu'on ne peut pas prouver. Ce qui est visé est autre chose. Croire, c'est : compter sur lui. Se confier à quelqu'un qui peut aider. Vous n'avez pas besoin de tout comprendre. Seulement, et d'abord, ceci : c'est lui qui pardonne, qui guérit et qui sauve. Vous devez le laisser s'approcher de vous. Vous ouvrir à lui et le laisser entrer.

Et que se passe-t-il alors ? Une phrase le dit ainsi :

*Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu.*²⁸

Justifiés, déclarés justes : voilà l'acquittement. Et la paix. Pas un cessez-le-feu où chacun attend de voir si l'autre recommence. La paix. L'affaire est réglée.

28. Romains 5.1

Non parce que je l'aurais réglée. Mais parce qu'il l'a portée en son corps sur le bois.

Trois choses en font partie. Ce n'est pas une pression. C'est une invitation.

Se convertir. Cela ne veut pas dire : devenir bon d'abord, puis venir. Cela veut dire : changer de direction. Cesser de vouloir se guérir soi-même. Reconnaître que ce n'est pas possible. Se convertir, c'est ce qu'on appelle à l'ancienne la repentance.

Se faire baptiser. Le baptême est un signe qui se vit avec tout le corps. On est plongé sous l'eau et on remonte. La Bible dit : nous avons été ensevelis avec lui.²⁹ L'homme que j'étais est déposé là où la faute est restée. Et celui qui en sort appartient à celui qui vit. Par le baptême, on se déclare pour un nouveau Seigneur, pour le Roi Jésus.

Faire partie. Personne ne fait ce chemin seul. Celui qui appartient à Jésus appartient à une communauté avec beaucoup d'autres. Vous avez besoin des autres. Et les autres ont besoin de vous.

Et maintenant, la fin. Ce n'est pas une fin, c'est un commencement. La phrase par laquelle tout a commencé disait : il est mort pour nous. Maintenant, vous savez ce que les chrétiens veulent dire par là. Il a pris en lui notre faute, parce qu'elle n'était pas la sienne. Il l'a portée en son corps dans sa mort. Il nous a entraînés avec lui dans cette mort et nous en a fait sortir avec lui. Et il vit.

Il y a des choses que vous ne pouvez plus réparer. Cela reste vrai. Mais il y a quelqu'un qui les a portées. C'est cela, la bonne nouvelle. La Bible l'appelle l'Évangile. Je crois qu'elle est vraie. Et elle est pour vous.

29. Romains 6.4



Un homme est exécuté, il y a deux mille ans. Ses amis diront plus tard : c'était pour nous.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Quelqu'un peut-il mourir pour d'autres ? Et qu'est-ce que cela a à voir avec moi ?

Ce livre poursuit cette question jusqu'au bout. Il dit ce qui ne va pas chez nous, comment Dieu est vraiment et pourquoi une mort peut changer quelque chose.

La croix est plus qu'un signe. Elle est l'issue vers la vie éternelle.

Pour tous ceux qui veulent vraiment savoir.